

ROBIN HOBB

EN QUÊTE DE VENGEANCE

Le Fou et l'Assassin III



Pygmalion 

EN QUÊTE DE VENGEANCE

Le Fou et l'Assassin III

FitzChevalerie et le Fou ont changé le cours de l'histoire. Puis leurs chemins se sont séparés. Le bâtard de sang royal s'est détourné de ses activités pour mener une existence paisible à Flétribois, quant à son fidèle compagnon, il n'en a plus entendu parler. Jusqu'à ce qu'il le retrouve, mutilé, au hasard d'une balade avec Abeille.

Les graves problèmes de santé de son vieil ami et les intrigues à la cour font baisser la garde de Fitz alors que survient le pire : sa fille est enlevée. Le Fou, au crépuscule de sa vie, a laissé échapper des secrets qui pourraient bien conduire de pâles inconnus à user d'Abeille comme de leur prochaine arme.

Mais une magie ancienne coule encore dans les veines de FitzChevalerie Loinvoyant et, bien que ses talents d'Assassin se soient amoindris avec le temps, ennemis comme amis vont apprendre qu'il reste toujours la vengeance à celui qui a tout perdu.

Robin Hobb, dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié les séries: L'Arche des Ombres (Les Aventuriers de la mer), L'Assassin royal (La Citadelle des Ombres), Le Soldat chamane et Les Cités des Anciens, ainsi que les recueils, L'Héritage et autres nouvelles, et Le Prince bâtard chez Pygmalion.

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré.

EN QUÊTE DE VENGEANCE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LE FOU ET L'ASSASSIN

Le Fou et l'Assassin (t. 1)
La Fille de l'Assassin (t. 2)

LES CITÉS DES ANCIENS

Dragons et serpents (t. 1)
Les Eaux acides (t. 2)
La Fureur du fleuve (t. 3)
La Décrué (t. 4)
Les Gardiens des souvenirs (t. 5)
Les Pillards (t. 6)
Le Vol des dragons (t. 7)
Le Puits d'Argent (t. 8)

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'apprenti assassin (t. 1)
L'assassin du roi (t. 2)
La nef du crépuscule (t. 3)
Le poison de la vengeance (t. 4)
La voie magique (t. 5)
La reine solitaire (t. 6)
Le prophète blanc (t. 7)
La secte maudite (t. 8)
Les secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le dragon des glaces (t. 11)
L'homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
La Citadelle des ombres *, **, *** et ****

Le Prince bâtard, prélude à *La Citadelle des Ombres*

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le vaisseau magique (t. 1)
Le navire aux esclaves (t. 2)
La conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'Arche des ombres *, ** et ***

ROBIN HOBB

EN QUÊTE
DE
VENGEANCE

Le Fou et l'Assassin

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré

Pygmalion 

Titre original :
FOOL'S QUEST
(première partie)

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2015, Robin Hobb

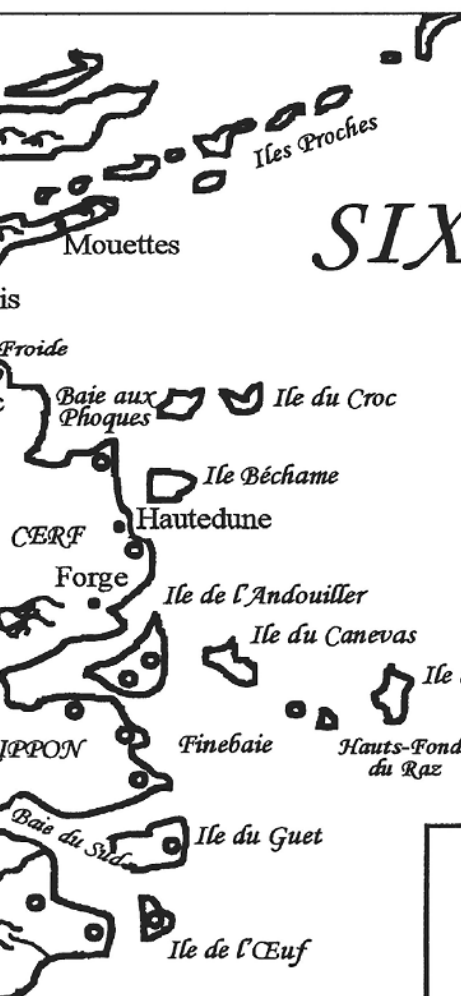
© 2016, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-1695-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).




Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Rudyard, qui reste mon bien-aimé
après toutes ces années.





SIX-DUCHÉS

	Tours
	Frontière
	Glaciers flottants

VEILLE DE LA FÊTE DE L'HIVER
À CASTELCERF

Je suis au chaud, à l'abri dans la tanière, en compagnie de mon frère et de ma sœur. Ils sont plus grands et plus vigoureux que moi. Né le dernier, je suis le plus chétif des trois ; mes yeux ont été lents à s'ouvrir, et je suis le moins aventureux. Mon frère et ma sœur se sont risqués plus d'une fois à suivre notre mère jusqu'à l'entrée de la tanière creusée dans la rive que sape le torrent ; elle les a toujours refoulés en grondant et en claquant des mâchoires. Elle nous laisse seuls quand elle part chasser ; elle devrait nous confier à la surveillance d'un autre loup, d'un jeune, mais il ne reste qu'elle de la meute, et elle sort donc seule pendant que nous restons dans l'ancre.

Un jour, elle nous écarte d'elle bien avant que nous ayons fini de téter ; elle s'en va chasser et nous abandonne alors que le soir s'étend. Nous entendons d'elle un seul glapissement, et c'est tout.

Mon frère, le plus grand d'entre nous, est partagé entre la peur et la curiosité. Il pousse un gémissement sonore pour rappeler notre mère, mais ne reçoit aucune réponse. Il commence à se diriger vers l'entrée, et ma sœur le suit, mais ils reviennent peu après ventre à terre pour se pelotonner près de moi, terrifiés.

En quête de vengeance

Il y a des odeurs étranges à l'extérieur de la tanière, de mauvaises odeurs de sang et de créatures inconnues. Cachés, nous les sentons devenir plus fortes, et nous employons la seule tactique que nous connaissions : nous nous faisons le plus petit possible au fond de l'ancre.

Nous entendons des bruits. Ce ne sont pas des pattes qui élargissent l'entrée : on dirait un énorme croc qui mord la terre, l'arrache et recommence. Nous nous tapissons davantage, et les poils de mon frère se hérissent. Aux sons qui nous parviennent, nous comprenons qu'il y a plus qu'une créature devant la tanière. L'odeur de sang grandit, mêlée à celle de notre mère. Le déblaiement se poursuit.

Alors apparaît un nouvel effluve. Au cours des années à venir, j'apprendrai ce qu'il représente, mais dans le rêve ce n'est pas de la fumée ; c'est une odeur que nous ne comprenons pas, et elle nous parvient par bouffées qu'on envoie dans notre grotte. Nous crions, car elle nous pique les yeux et nous arrache l'air des poumons. Il fait de plus en plus chaud, l'air est irrespirable, et pour finir mon frère se traîne vers l'ouverture ; nous l'entendons pousser un glapissement violent qui se répète, puis nous sentons l'urine relâchée sous l'effet de la terreur. Ma sœur se tasse derrière moi, ramassée, immobile. Et tout à coup elle ne respire plus, elle ne se cache plus. Elle est morte.

Je m'effondre, les pattes sur le museau, aveuglé par la fumée. Les bruits de creusement continuent, et puis je me sens saisi ; je jappe et me débats, mais on me tient fermement les pattes avant et on m'entraîne hors de la tanière.

Ma mère n'est plus qu'une pelisse dont la carcasse sanglante gît non loin. Mon frère se pelotonne, terrorisé, au fond d'une cage à l'arrière d'une carriole ; les hommes me jettent à côté de lui, puis sortent le corps de ma sœur. Ils sont furieux qu'elle soit morte, et ils la bourrent de coups de pied comme si leur colère pouvait lui faire éprouver de la douleur. Enfin, se plaignant du froid et de la lumière qui décline, ils la dépècent et ajoutent sa petite pelisse à celle de ma mère. Les deux hommes grimpent sur la carriole et fouettent leur mule en calculant déjà le prix qu'ils pourront tirer de louveteaux aux marchés aux chiens de combat. Les peaux

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

rouges de sang de ma mère et de ma sœur m'emplissent les narines de la puanteur de la mort.

Ce n'est que le début d'un supplice qui dure toute une vie. Certains jours, on nous donne à manger, d'autres non ; rien ne nous protège de la pluie ; notre seule source de chaleur, c'est la nôtre, serrés l'un contre l'autre. Mon frère, amaigri par les vers, meurt dans une arène où on le jette pour aiguïser la férocité des chiens, et je me retrouve seul. On me nourrit d'abats, de rebuts, ou on ne me nourrit pas du tout. J'ai les pattes ensanglantées à force de gratter le métal de ma cage, mes griffes se fendent et mes muscles me font mal par manque d'activité. Les hommes me battent et me provoquent pour me pousser à me précipiter contre des barreaux que je ne puis rompre. Ils parlent de leurs projets pour me vendre aux arènes de combat. Je les entends mais ne les comprends pas.

Moi, je les comprenais. Je me réveillai en sursaut et me trouvai l'espace de quelques instants dans un monde étranger. J'étais roulé en boule, tremblant, mon pelage avait disparu pour ne laisser que de la peau nue, tandis que mes membres s'articulaient de façon anormale, enfermés dans un matériau inconnu. Mes sens étaient assourdis comme si on m'avait fourré dans un sac, et je sentais tout autour de moi l'odeur des créatures haïes. Je montrai les dents et me débattis en grondant pour me débarrasser de mes liens.

Même après ma chute sur le sol, la couverture derrière moi et mon corps affirmant que j'étais en réalité un des humains que je détestais, je parcourus la pièce obscure d'un œil égaré. J'avais le sentiment qu'on devait être le matin, mais je ne sentais pas sous mes pieds le chêne lisse du plancher de ma chambre, et les odeurs n'étaient pas celles que je connaissais. Je me relevai lentement en m'efforçant de percer la pénombre ; je distinguai de petits yeux rouges qui clignaient, puis mon esprit les transposa en braises mourantes dans une cheminée.

À mesure que je parcourais la pièce à tâtons, le monde se réorganisait : les anciens appartements d'Umbre à Castelcerf

En quête de vengeance

émèrgèrent quand je tisonnai les braises et y ajoutai du bois. Hébéété, je pris des bougies neuves et, quand je les allumai, la pièce s'éveilla à son crépuscule perpétuel. Je la parcourus du regard en laissant la vie me rattraper ; la nuit avait dû s'achever et le jour se lever derrière les murs épais et dépourvus d'ouvertures. Les terribles événements de la veille – le Fou que j'avais presque tué, ma fille que j'avais laissée à la charge de gens en qui je n'avais pas une entière confiance, Crible que j'avais dangereusement vidé de son énergie pour conduire le Fou à Castelcerf par le biais de l'Art –, tout cela me revint comme un raz-de-marée qui m'engloutit, accompagné du souvenir de toutes les soirées et de toutes les nuits que j'avais passées dans ces salles aveugles à apprendre les secrets et l'art d'un assassin royal. Quand le bois prit enfin dans l'âtre et enrichit la maigre lueur des bougies, j'eus l'impression d'avoir effectué un long voyage pour retourner à moi-même. Le rêve du loup sur son affreuse captivité s'effaçait ; je me demandai un instant pourquoi il m'était venu avec une telle intensité, puis le laissai se dissiper. Œil-de-Nuit, mon loup, mon frère, n'était plus de ce monde depuis longtemps ; son écho continuait à vivre dans mon esprit, dans mon cœur et dans ma mémoire, mais, dans ce que j'affrontais aujourd'hui, je ne pouvais plus compter sur son appui. Je n'avais plus personne.

Hormis le Fou. Mon ami m'était revenu, battu, meurtri, et peut-être sans tout son bon sens, mais à mes côtés. Je pris une bougie et m'approchai du lit que nous avions partagé. Il était encore endormi et semblait aller mal. Les balafres de son visage signaient les tortures qu'il avait subies, les privations et la faim avaient crevassé et enflammé sa peau, et réduit ses cheveux à des brins de paille brisés. Malgré tout, il avait meilleure mine que quand je l'avais revu : il s'était lavé, il avait mangé, et il avait chaud ; même sa respiration était celle d'un homme qui a repris des forces. J'eusse aimé pouvoir dire que c'était moi qui lui avais donné mon énergie, mais, en réalité, j'avais détourné sans m'en rendre compte celle de Crible pour la fournir à mon ami pendant notre trajet d'Art par les Pierres dressées. Je regrettais d'avoir abusé de Crible

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

par ignorance, mais je ne pouvais nier le soulagement que j'éprouvais à entendre le souffle régulier du Fou. La veille, il avait eu la force de me parler, et il avait réussi à se déplacer seul, à prendre un bain et à se restaurer. Jamais je n'en eusse cru capable la ruine qu'était le mendiant que j'avais découvert.

Mais une énergie d'emprunt n'est pas la véritable énergie. La rapide guérison d'Art que j'avais pratiquée sur lui l'avait privé de ses maigres réserves, et la vitalité que j'avais dérobée à Crible pour la lui donner ne pouvait le soutenir longtemps. J'espérais que sa collation et son repos de la veille avaient commencé à reconstruire ses forces. Je le regardai dormir à poings fermés et me risquai à croire qu'il allait survivre. Sans bruit, je ramassai les couvertures que j'avais entraînées dans ma chute et l'en emmitoufflai.

Qu'il avait changé ! C'était jadis un homme qui aimait la beauté sous toutes ses formes ; ses vêtements coupés sur mesure, la décoration de ses appartements, les rideaux de son lit et de ses fenêtres, même le ruban qui fixait son catogan impeccable étaient choisis dans le respect des règles de l'harmonie et de la mode. Mais cet homme n'était plus ; m'était revenu un épouvantail dépenaillé. Les os pointaient sous la peau de son visage décharné ; roué de coups, aveugle, couturé de cicatrices reçues sous la torture, le Fou avait été transformé par les épreuves à un point tel que je ne le reconnaissais plus. Disparu, le bouffon souple et agile au sourire moqueur ; disparu aussi le sire Doré élégant aux habits raffinés et aux manières aristocratiques. Ne me restait qu'un pauvre hère aux allures de cadavre.

Ses yeux qui ne voyaient plus étaient fermés, sa bouche entrouverte, sa respiration sifflante. « Fou ? » dis-je en lui secouant doucement l'épaule. Pour seule réaction, il retint légèrement son souffle, puis il poussa un soupir comme s'il renonçait à la souffrance et à la peur, et il reprit la respiration régulière du sommeil profond.

Il avait fui les tortures et surmonté difficultés et privations pour me retrouver ; il y avait laissé sa santé et il craignait qu'on ne le poursuivît pour l'assassiner. J'ignorais comment il

En quête de vengeance

avait réussi à parvenir jusqu'à moi, brisé et aveugle, mais il y était arrivé, et ce dans un seul but : la veille, avant de céder à la fatigue, il m'avait demandé de tuer pour lui. Je devais l'accompagner à Clerres, à son ancienne école où résidaient ceux qui l'avaient supplicié ; et, à titre de service personnel, il voulait que je me servisse de mes talents d'assassin pour les tuer.

Il savait que j'avais renoncé à cette partie de ma vie. J'avais changé, j'étais devenu un personnage respectable, intendant de la maison de ma fille et père de la petite ; je n'étais plus un assassin. Je ne tuais plus. J'avais perdu ma minceur depuis des années, et les muscles de mes bras n'étaient plus aussi durs que le cœur d'un meurtrier. J'étais désormais un gentilhomme propriétaire terrien. Nous n'étions plus les mêmes, ni l'un ni l'autre.

Je me rappelais son sourire narquois et ses coups d'œil perçants, charmants et exaspérants à la fois. Il avait changé, mais je ne doutais pas de me rappeler encore tous ses traits importants, au-delà des détails triviaux comme son lieu de naissance ou l'identité de ses parents. Je le connaissais depuis notre prime jeunesse. Un sourire triste me vint aux lèvres : pas depuis notre enfance ; par bien des côtés, nous n'avions jamais été enfants. Mais les longues années de profonde amitié formaient un socle inaltérable ; je connaissais son caractère, sa fidélité et son sens de l'engagement ; je connaissais mieux ses secrets que quiconque, et je les avais gardés aussi précieusement que si c'étaient les miens. Je l'avais vu plongé dans le désespoir et paralysé par la terreur ; je l'avais vu brisé de douleur et pris d'un sentimentalisme larmoyant sous l'effet de l'alcool. Et, au-delà, je l'avais vu mort, j'avais été lui-même mort, j'avais animé son corps pour le ramener à la vie et rappelé son esprit pour occuper ce corps.

Je le connaissais donc par cœur.

C'est du moins ce que je croyais.

Je pris une grande inspiration et la relâchai longuement, mais je n'éprouvai nulle atténuation de la tension qui m'habitait. J'étais comme un enfant terrifié, craignant de scruter

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

l'obscurité par peur de ce qu'il pourrait y voir ; je niais la réalité : je ne connaissais pas le Fou par cœur, et je savais qu'il emploierait tous les moyens à sa disposition pour remettre le monde sur la voie la meilleure. Il m'avait fait marcher sur le fil du rasoir, entre la vie et la mort, il m'avait demandé de supporter souffrances, privations et chagrin, et il s'était abandonné à une mort atroce qu'il jugeait inévitable, tout cela pour sa vision de l'avenir.

Par conséquent, s'il estimait que quelqu'un devait mourir et qu'il ne pût s'en charger lui-même, il allait de soi qu'il me le demandât, et qu'il appuyât sa requête de ces mots terribles : « Pour moi. »

Je me détournai. Oui, c'était bien de lui de me demander ce service, précisément ce que je ne voulais plus faire ; et j'accepterais parce que je ne pouvais le regarder, brisé et rongé d'angoisse, sans me sentir englouti d'un raz-de-marée de colère et de haine. Personne, non, personne n'avait le droit de le supplicier ainsi et de continuer à vivre. Je ne pouvais permettre d'exister à des gens si dépourvus de compassion qu'ils étaient capables de tourmenter et de dégrader systématiquement un de leurs pareils. C'étaient des monstres qui lui avaient infligé un tel traitement ; même s'ils avaient l'air humain, les marques de leur œuvre révélaient la vérité. Il fallait les éliminer, et je devais m'en charger.

Et je le souhaitais. Plus je regardais le Fou, plus j'avais envie d'aller les tuer, non pas rapidement ni en toute discrétion, mais de façon ostensible et dans des flots de sang ; je voulais que les responsables sussent qu'ils étaient en train de mourir et pourquoi ; je voulais qu'ils eussent le temps de regretter leurs actes.

Mais je ne pouvais pas, et cela me déchirait.

Je devais refuser, parce que, malgré toute mon affection pour le Fou et la profondeur de notre amitié, malgré la haine qui brûlait furieusement en moi, Abeille avait toujours la priorité de ma protection. Et de mes pensées. J'avais déjà enfreint cette règle en la laissant à d'autres pendant que je sauvais mon ami ; ma petite fille était tout ce qui me restait

de mon épouse Molly, et elle représentait ma dernière occasion d'être un bon père, rôle dans lequel je n'excellais pas depuis quelque temps. Des années plus tôt, j'avais manqué à mes devoirs envers ma fille aînée Ortie ; je lui avais laissé croire qu'un autre était son père, je l'avais donnée à élever à un autre. Elle commençait à douter de ma capacité à m'occuper d'Abeille, et elle parlait déjà de me l'enlever pour la conduire à Castelcerf où elle pourrait surveiller son éducation.

Je ne pouvais y consentir. Abeille était trop jeune et trop hors norme pour survivre au milieu des intrigues de palais. Je devais la garder en sécurité à Flétribois, auprès de moi, dans une résidence discrète et campagnarde où elle grandirait aussi lentement qu'elle le voudrait et avec toutes les bizarreries – et les merveilles – qui lui plairaient. Aussi, même si je l'avais abandonnée pour sauver le Fou, ce n'était que pour une brève période, et cela ne se reproduirait pas. Je retournerais auprès d'elle. Je songeai pour me consoler que, si le Fou se remettait assez, je pourrais le ramener avec moi, le faire profiter du calme et du confort de Flétribois pour lui permettre de recouvrer la santé et la sérénité. Il n'était pas capable d'effectuer le voyage jusqu'à Clerres et encore moins de m'aider à exécuter les responsables de son état. On peut suspendre une vengeance, mais non la vie d'un enfant qui grandit. J'avais une seule chance d'être le père d'Abeille, et c'était maintenant, alors que je pouvais assassiner au nom du Fou à tout autre moment. Aussi, pour le présent, je ne pouvais lui proposer que la paix et le temps de guérir. Oui, c'était la priorité.

Je parcourus quelque temps l'ancre d'assassin où j'avais passé tant d'heures heureuses dans mon enfance. Le bric-à-brac d'un vieillard avait laissé la place à l'ordre et à l'organisation de dame Romarin ; c'était elle qui occupait ces appartements désormais, et ils en étaient plus propres et plus agréables, mais je regrettais pourtant les bricolages d'Umbre, ses parchemins jetés en tas et ses médecines mélangées. Les étagères où l'on trouvait tout et n'importe quoi, depuis un squelette de serpent jusqu'à un morceau d'os changé en pierre,

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

exhibaient à présent un étalage bien rangé de bouteilles et de bocaux fermés.

Ils portaient des étiquettes rédigées d'une main féminine élégante. Il y avait du carrimé, de l'écorce elfique, de la valériane, de l'aconit, de la menthe, de la graisse d'ours, du sumac, de la gantelée, de la cindine et de la fumée de Labour. Un pot portait la mention « Écorce elfique outrilienne », sans doute pour la distinguer de la plante des Six-Duchés, beaucoup moins puissante. Une fiole de verre contenait une mixture rouge foncé qui tourbillonnait bizarrement au plus léger contact ; des filets d'argent ne s'y mêlaient pas au liquide rouge, mais n'y flottaient pas non plus comme l'huile sur l'eau. Je n'avais jamais vu pareil mélange. Nulle étiquette n'en indiquait la nature, et je reposai précautionneusement le récipient dans le porte-bouteilles en bois qui le maintenait droit ; il y a des choses auxquelles il vaut mieux ne pas toucher. J'ignorais ce qu'était la racine de karuge ou la sanguine, mais toutes deux affichaient un petit crâne tracé à l'encre rouge à côté de leur nom.

Sur l'étagère inférieure s'alignaient des mortiers et des pilons, des tranchoirs, des passoires et plusieurs casseroles, petites mais lourdes, destinées à la fonte de divers composés ; il y avait des cuillers en métal tachées et parfaitement ordonnées, et, en dessous, une rangée de minuscules pots en terre qui m'intriguèrent : gros comme mon poing, ils étaient d'un marron brillant, tout comme leurs couvercles, étanchéifiés au goudron, hormis un petit trou au centre de chaque bouchon ; de cette ouverture sortait une mèche en tissu torsadé et enduit de cire. Je pris délicatement un des récipients, le soupesai et compris : Umbre m'avait dit que ses expériences sur sa poudre explosive avançaient. Ces pots représentaient ses tout derniers progrès dans la manière de tuer des gens. À gestes prudents, je remis à sa place celui que je tenais. Les outils du métier d'assassin auquel j'avais renoncé s'alignaient devant moi comme de bons petits soldats. Je poussai un soupir, mais non un soupir de regret, et me détournai. Le Fou dormait toujours.

En quête de vengeance

Je plaçai la vaisselle de notre repas tardif sur un plateau et mis de l'ordre dans la chambre. Je ne touchai pas au baquet plein d'eau froide et grise ni aux sous-vêtements souillés et répugnants que le Fou avait portés ; je n'osai même pas les brûler dans la cheminée par crainte de la puanteur qu'ils pourraient émettre. Pourtant, ils ne m'inspiraient pas du dégoût mais de la pitié ; mes propres habits que je portais la veille étaient couverts de sang, celui d'une chienne et celui du Fou. Je songeai que les taches n'étaient pas trop visibles sur le tissu foncé, puis je réfléchis et allai fouiller dans la vieille armoire sculptée qui n'avait pas bougé de sa place à côté du lit. Jadis, elle ne contenait que les robes de travail d'Umbre, toutes en laine grise, purement fonctionnelles, et pour la plupart tachées ou roussies au cours de ses expériences sans fin ; aujourd'hui, seules s'y trouvaient deux robes, toutes deux bleues et trop petites pour moi. À ma grande surprise, j'y découvris aussi une chemise de nuit pour femme et deux changes, dont des chaussettes noires ridiculement courtes pour moi. Ah ! C'étaient les affaires de dame Romarin ; il n'y avait rien pour moi là-dedans.

Je dus me faire violence pour sortir sans bruit en laissant le Fou seul, mais j'avais à faire. On enverrait sans doute quelqu'un faire le ménage et réapprovisionner la chambre, et je n'aimais pas l'abandonner inconscient et vulnérable. Mais, à ce point de la situation, je savais pouvoir me fier à Umbre : il avait subvenu à tous nos besoins la veille malgré ses devoirs pressants.

Les Six-Duchés et le royaume des Montagnes cherchaient à négocier des alliances, et, dans ce but, des représentants influents avaient été invités au château de Castelcerf pour la semaine de la fête de l'Hiver ; néanmoins, au milieu d'un banquet accompagné de musique et de danse, non seulement Umbre mais le roi Devoir et sa mère, dame Kettricken, avaient pris le temps de s'éclipser pour nous accueillir, le Fou et moi, et le vieil assassin avait trouvé le moyen de faire installer tout ce dont nous avons besoin dans ses anciens quartiers.

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

Il ne prendrait pas de risque avec mon ami : celui ou celle qu'il lui enverrait saurait se montrer discret.

Umbre... Je pris mon souffle et cherchai à le contacter par la magie de l'Art. Nos esprits s'effleurèrent. *Umbre ? Le Fou dort et il y a des affaires que j'aimerais...*

Oui, oui, très bien, mais pas maintenant, Fitz. Nous discutons de la situation à Kelsingra. S'ils refusent de maîtriser leurs dragons, nous devons peut-être former une alliance pour nous occuper de ces créatures. J'ai fait apporter des fournitures pour ton hôte et toi ; il y a de l'argent dans une bourse sur l'étagère bleue si tu en as besoin. Mais, pour le moment, je dois me concentrer sur la réunion. Terrilville prétend que Kelsingra pourrait rechercher une alliance avec la duchesse de Chalcède !

Ah ! Je me retirai avec la brusque impression d'être un enfant qui a interrompu une discussion importante entre adultes. Des dragons... Une alliance contre des dragons – une alliance avec qui ? Terrilville ? Et que peut-on faire contre des dragons, à part leur offrir de la viande et les laisser s'en gorger au point de s'hébéter ? Ne vaudrait-il pas mieux se rapprocher des orgueilleux carnivores plutôt que les défier ? De façon illogique, je me sentis vexé qu'on ne m'eût pas consulté.

Et je me gourmandai moi-même aussitôt : *Qu'Umbre, Devoir, Elliania et Kettricken se débrouillent avec les dragons ; ne t'en mêle pas, Fitz.*

Je soulevai une tapisserie et me glissai dans le labyrinthe de couloirs secrets qui courait à l'intérieur des murs de Castelcerf. Autrefois, je les connaissais aussi bien que le chemin des écuries. Malgré les années, les passages étroits entre les murs intérieurs ou le long de l'enceinte du château n'avaient pas changé.

Mais, moi, si. Je n'étais plus un enfant maigrichon ni même un jeune homme ; j'avais soixante ans, et, si je me flattais d'être assez en forme pour abattre une journée de dur labeur, j'avais perdu ma souplesse et mon agilité. Les tournants exigus par lesquels je me faufilais sans y penser me posaient aujourd'hui plus de difficultés. Parvenu à l'ancienne entrée du garde-manger, je m'accroupis près de la porte dérobée, l'oreille

contre la pierre, et attendis un moment de calme pour sortir derrière un râtelier rempli de saucisses suspendues.

Seul le remue-ménage qui régnait à l'occasion de la fête de l'Hiver me sauva. Alors que je sortais dans le couloir qui longeait le garde-manger, une femme corpulente au tablier blanc de farine me demanda d'un ton autoritaire pourquoi il me fallait tellement de temps. « As-tu trouvé la graisse d'oie ou non ?

— Je... je n'en ai pas vu ici », répondis-je.

Elle rétorqua vertement : « Évidemment, tu t'es trompé de garde-manger ! Passe deux portes, descends l'escalier, prends la deuxième porte qui donne sur la chambre froide et tu la verras dans un gros pot en terre sur une étagère. Dépêche-toi ! »

Elle me tourna le dos et me planta là ; tout en s'éloignant, elle maugréa de façon audible contre la main-d'œuvre embauchée au dernier moment avant un banquet. Je poussai un soupir tremblant et me tournai à mon tour pour découvrir un homme d'un gabarit similaire au mien qui arrivait dans le couloir en peinant sous le poids d'un gros pot en terre entre ses bras. Je le suivis, et, lorsqu'il pénétra dans les cuisines, je continuai mon chemin en humant les arômes de pain frais, de soupes fumantes et de viandes rôties ; je me hâtai de sortir.

Dans la cour du château de Castelcerf grouillante de gens par ce jour d'hiver, je n'étais qu'un employé parmi d'autres envoyé faire une commission urgente. Je regardai le ciel avec étonnement : midi passé ; j'avais dormi bien plus longtemps que je ne l'avais prévu. Une brève accalmie des tempêtes avait dégagé le soleil, mais la neige n'allait sûrement pas tarder à retomber. Je regrettai soudain de n'avoir pas emporté mon manteau la veille ; j'aurais de la chance si je regagnais le château avant les prochaines bourrasques.

Je me rendis d'abord à l'infirmerie dans l'espoir de présenter en privé mes excuses à Crible, mais elle était un peu plus animée que d'habitude, car, à ce que je compris, quelques-uns de nos gardes s'étaient trouvés pris dans une rixe la veille ; aucun n'avait de blessure grave, sauf un qui avait été mordu

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

à la joue et dont la plaie n'était pas belle à voir. Encore une fois, le bruit et le désordre furent mes alliés, et je découvris rapidement que Crible n'était plus là. Je ressortis en espérant qu'il était remis, mais je me doutais qu'en réalité il récupérerait dans un lieu plus propice au repos. Dehors, je réfléchis à mes prochaines actions.

Je pris ma bourse. Aux pièces que j'avais espéré dépenser pour satisfaire ma petite fille s'ajoutaient celles qu'Umbre m'avait laissées. Je l'avais bien remplie en croyant pouvoir lui faire plaisir par tous les moyens en ce jour de marché. Était-ce hier seulement ? L'accablement me saisit. Ce jour que j'avais voulu placé sous le signe de l'amusement et du délassément s'était achevé dans la violence et le sang ; pour sauver le Fou, j'avais renvoyé Abeille à la maison sans moi, à la garde douteuse du scribe FitzVigilant et de demoiselle Évite. Ma petite Abeille, qui n'avait que neuf ans et en paraissait six ! Comment se passait sa journée ? Ortie avait promis de dépêcher un pigeon pour lui annoncer que j'étais arrivé sain et sauf à Castelcerf, et je savais que ma fille aînée ne faillirait jamais à sa parole. Aussi, ce soir, écrivais-je à FitzVigilant, à Allègre, et surtout à Abeille ; un bon messager doté d'un excellent cheval pourrait porter les lettres en trois jours, quatre si la neige continuait... Pour le moment, le message par oiseau devrait suffire. Entre-temps, je comptais descendre à Bourg-de-Castelcerf, pour acheter non seulement des vêtements pour moi mais également des cadeaux pour ma petite fille – des cadeaux pour la fête de l'Hiver, pour lui montrer que je pensais à elle, même si je ne pouvais me trouver auprès d'elle. J'avais pris la bourse d'Umbre : je me ferais plaisir en faisant plaisir à Abeille ! Même si elle recevait mes présents avec quelques jours de retard.

Je décidai de me rendre en ville à pied plutôt que d'artiser Devoir ou Ortie pour qu'on me préparât une monture aux écuries. Les chevaux avaient du mal sur le pavé des rues pentues, et Devoir était sans doute encore occupé à distraire la délégation ; quant à Ortie, elle devait toujours m'en vouloir,

En quête de vengeance

ce que je méritais amplement. Il n'y avait pas de mal à lui laisser le temps de se calmer un peu.

La route était plus large que dans mes souvenirs, les arbres abattus sur les accotements, et on y trouvait beaucoup moins de nids-de-poule et de flaques de boue. La ville elle-même était plus proche, car ses maisons et ses boutiques avaient commencé à escalader la pente en contrebas du château. Sur une zone jadis boisée s'étendait désormais la périphérie du bourg, avec des marchands de toutes sortes, une taverne de bas étage nommée la Garde de Cerf et, derrière, ce qui était sans doute un bordel. La porte de la Truite paillardre était dégondée, et un aubergiste la réparait d'un air mécontent. Au-delà, la vieille ville était parée pour les festivités à venir avec des guirlandes, des rameaux de sapin et des bannières aux couleurs vives. Dans les rues allaient et venaient les livreurs qui approvisionnaient tavernes et auberges, mais aussi les voyageurs et les marchands qui prospéraient pendant les fêtes.

Il me fallut quelque temps pour dénicher ce que je cherchais. Dans une échoppe manifestement habituée à fournir marins et gardes, je trouvai deux chemises bon marché presque à ma taille, une longue veste en laine marron, un manteau épais et quelques pantalons qui me feraient un peu d'usage. Je ne pus m'empêcher de sourire : j'avais pris l'habitude de vêtements de qualité bien supérieure. Après réflexion, je me rendis chez un tailleur où l'on nota rapidement mes mesures et où on me promit une commande prête dans les deux jours. Je craignais de rester à Castelcerf au moins jusque-là, mais je précisai que, si mes habits étaient disponibles plus tôt, il y aurait une prime. Non sans mal, je tâchai de fournir au personnel une estimation de la taille et de la corpulence réduite du Fou, et on me dit que, si je revenais en fin d'après-midi, je trouverais des sous-vêtements et deux robes d'intérieur pratiques pour lui. J'ajoutai qu'il était malade et que des tissus doux seraient préférables. L'acompte que je laissai me garantit un travail rapide.

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

Ces emplettes nécessaires faites, je descendis dans les rues où régnaient la musique et une joyeuse confusion. C'était la fête de l'Hiver de ma jeunesse : marionnettistes, jongleurs, chansons, danses, vendeurs proposant des friandises et des gâteaux savoureux, sorcières des haies vendant des potions et des amulettes, jeunes filles couronnées de houx, et tout le bruit et la liesse qu'on pouvait espérer. Molly me manquait, et je regrettais ardemment qu'Abeille ne profitât pas de cette expérience avec moi.

Je fis des achats pour elle : des rubans à grelots, des sucres d'orge, un collier en argent orné de trois oiseaux en ambre, un paquet de noix épicées, une écharpe verte brodée d'étoiles jaunes, un petit couteau de ceinture avec un manche en corne de bonne qualité, et enfin un sac en tissu pour transporter le tout. Il m'apparut qu'un messenger pouvait tout aussi bien convoier un sac qu'une simple lettre, et je finis donc de le remplir. Un collier fait de coquillages tachetés venus d'une plage lointaine, un diffuseur de parfum pour son coffre à lainages d'hiver, et ainsi de suite, jusqu'à ce que j'eusse du mal à fermer le sac. Pour le moment, il faisait beau, avec une brise fraîche qui sentait l'océan ; c'était une journée magnifique, et j'imaginai Abeille ravie devant toutes mes babioles. Tout en déambulant parmi la liesse, je songeais à ce que j'écrirais dans la missive qui les accompagnerait, rédigée en lettres claires afin qu'elle pût lire elle-même mes pensées et sût combien je regrettais de l'avoir abandonnée ; mais bientôt le vent ramena des nuages de neige gris : il était temps de retourner au château.

Je m'arrêtai en chemin chez le tailleur où l'on me remit des vêtements pour le Fou. Quand je ressortis, des nuages bas qui se trouvaient à l'horizon arrivèrent au-dessus de la ville ; la neige se mit à tomber et le vent à montrer les crocs alors que je pressais le pas sur la route escarpée qui montait à la citadelle. Je passai la porte aussi facilement qu'à l'aller : avec la présence de la délégation et les festivités, on avait donné ordre aux gardes d'être indulgents.

En quête de vengeance

Mais cela me rappela qu'il restait un problème que je devrais régler sans tarder : il me fallait une identité. Depuis que je m'étais rasé la barbe pour complaire à ma fille, le personnel de Flétribois mais aussi Crible s'étaient effarés de mon apparence juvénile. Après mes longues années d'absence de Castelcerf, je craignais de m'y présenter comme Tom Blaireau, et ce n'était pas seulement parce que la mèche blanche qui m'avait valu ce nom avait disparu depuis belle lurette : ceux qui se rappelaient Tom Blaireau s'attendraient à voir un homme de soixante ans, non un trentenaire.

Au lieu d'emprunter l'entrée des cuisines, je me rendis dans une salle secondaire et franchis une porte réservée en général aux courriers et aux domestiques de haut rang. Mon sac ventru me permit d'entrer, et, au sous-intendant qui s'enquerrait de la raison de ma présence, je répondis que j'avais un colis pour demoiselle Ortie. Il me laissa passer.

Les tentures murales et le mobilier du château avaient changé au cours des ans, mais la hiérarchie des appartements demeurait telle que dans mon enfance. Je gravis un escalier de service, parvins à l'étage de la petite noblesse, y restai quelques instants avec l'air d'attendre qu'on m'ouvrît la porte d'un appartement, puis, une fois le couloir désert, grimpai à l'étage suivant pour gagner l'ancien logement de dame Thym. La clé tourna sans bruit et j'entraï. La porte dérobée qui donnait sur la vieille tanière d'Umbre se trouvait au fond d'une armoire pleine de vêtements poussiéreux de vieille femme.

Je me faufilai dans le passage avec aussi peu d'élégance que la nuit précédente, et je me pris à me demander si l'obsession d'Umbre pour le secret était vraiment nécessaire. Je savais que le Fou avait requis d'être installé là parce qu'il redoutait encore d'être pourchassé, mais je jugeais pour ma part que notre transport par les Pierres avait mis un terme à toute poursuite. Et puis je me rappelai la mort atroce de la Blanche, les yeux dévorés par des parasites, et je songeai que prudence est mère de sûreté. Garder le Fou bien caché ne ferait de mal à personne.

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

Un des discrets servants d'Umbre était passé pendant mon absence ; il me faudrait le – ou la – voir. On avait emporté les vêtements raides de crasse du Fou et vidé le baquet avant de le pousser dans un coin. Les assiettes et les verres de notre repas de la veille avaient disparu. Un gros faitout en terre avait été placé dans la cheminée, fermé par un couvercle, mais l'odeur du bœuf braisé avait tout de même embaumé la pièce. On avait étendu une nappe sur la table, et une miché de pain dans une serviette jaune reposait à côté d'une soucoupe de beurre clair d'hiver ; il y avait aussi une bouteille poussiéreuse de vin rouge et quelques coupes assorties d'assiettes et de couverts.

C'était sans doute à Kettricken que l'on devait les deux confortables chemises de nuit en lin jetées sur le fauteuil ; deux larges pantalons de la même toile les accompagnaient, avec des chaussettes de lit en laine d'agneau soigneusement roulées. Je souris en estimant tout à fait possible que l'ancienne reine eût fouillé dans sa propre garde-robe pour trouver ces vêtements moelleux. Je les pris et les déposai au pied du lit où se reposait le Fou.

Les habits laissés sur l'autre fauteuil étaient plus intrigants : une robe bleu ciel à longues manches larges et bien plus de boutons qu'il n'en fallait pour la fermer était étendue sur le dossier ; sur l'assise, un pantalon presque simple et pratique en laine noire s'achevait aux chevilles par un motif à rayures bleues et blanches. Les pantouffles à côté avaient l'air de deux petits navires, avec leur extrémité pointue et recourbée et leur semelle épaisse ; elles me parurent trop grandes pour le Fou, si tant était qu'il eût été assez bien pour marcher.

J'entendais sa respiration profonde et régulière depuis mon arrivée. Je me réjouis qu'il dormît encore et, réprimant l'envie puérile de le réveiller pour lui demander comment il se sentait, j'allai prendre du papier et m'installai à la vieille table de travail d'Umbre pour rédiger mon billet à l'intention d'Abeille. Les mots se bousculant dans ma tête, j'écrivis une formule de salutation puis restai un moment à regarder la feuille vierge. J'avais tant à lui dire, depuis l'assurance d'un

retour rapide de ma part jusqu'à des conseils sur la façon de réagir à FitzVigilant et à Évite ! Pouvais-je être certain qu'elle seule lirait mes mots ? Je l'espérais, mais l'entraînement de toute une vie me revint et je décidai de ne pas coucher par écrit quoi que ce fût qui pût lui causer des problèmes. Je lui dis donc seulement mon espoir qu'elle apprécierait mes petits cadeaux ; comme je le lui avais promis depuis longtemps, il y avait un couteau pour sa ceinture, dont elle saurait certainement se servir de manière avisée ; je lui rappelai que je reviendrais le plus vite possible et que je souhaitais qu'elle mît bien ce temps à profit. Je ne lui intimai pas l'ordre de travailler dur avec son nouveau précepteur ; à dire vrai, j'escomptais plutôt qu'entre mon absence et la fête de l'Hiver les cours passeraient quelque temps à l'arrière-plan. Mais je ne l'écrivis pas, et je terminai mon message en disant espérer qu'elle avait profité des festivités et en l'assurant qu'elle me manquait terriblement. Je songeai un moment qu'Allègre, lui au moins, veillerait à ce qu'il y eût quelques réjouissances pour la fête. Lors de la journée fatale à Chênes-lès-Eau, j'avais l'intention de dénicher quelques ménestrels, et Muscade, la cuisinière, avait proposé un menu qu'Allègre avait encore amélioré ; il se trouvait quelque part sur mon bureau, chez moi.

Je devais m'occuper mieux de ma fille ; je le devais, et je m'y emploierais donc. Mais je ne pouvais pas grand-chose avant de rentrer ; les cadeaux devraient suffire en attendant ma présence en chair et en os auprès d'Abeille.

Je roulai mon message et le nouai avec un bout de ficelle d'Umbre. Je mis la main sur sa cire, en fis fondre un peu sur le nœud et y imprimai le sceau de ma chevalière – non le cerf chargeant de FitzChevalerie Loinvoyant, mais seulement l'empreinte de blaireau qui appartenait au dotaire Tom Blaireau. Je me levai et m'étirai. Il me fallait appeler un courrier.

Un picotement du Vif. Mes narines s'évasèrent en quête d'une odeur. Sans bouger, je parcourus la pièce du regard. Là. Derrière une épaisse tapisserie, représentant des chiens à la poursuite d'un cerf, qui dissimulait une des issues secrètes, quelqu'un respirait. Je me centrai sur moi-même, le souffle

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

silencieux. Sans chercher à me munir d'une arme, je déplaçai mon poids vers l'avant de façon à pouvoir me lever, me déplacer, bondir ou me jeter au sol instantanément ; puis je m'armai de patience.

« Ne vous en prenez pas à moi, messire, par pitié ! » Une voix d'enfant, avec l'accent traînant d'un gamin de la campagne.

Je ne promis rien. « Entre », dis-je.

Il hésita, puis, très lentement, il écarta la tenture et apparut à la maigre lumière. Il me montra ses mains, la droite vide, un manuscrit roulé dans la gauche. « Je viens seulement vous délivrer un message, messire. »

Je le jaugeai soigneusement. Jeune, dans les douze ans, il n'avait pas encore la carrure d'un homme, et, vu sa maigreur et ses épaules étroites, ce ne serait jamais un solide gaillard. Il portait la livrée bleu de Cerf d'un page, il avait les cheveux bruns et aussi bouclés que les poils d'un barbet, et les yeux marron. Et il était prudent ; il s'était montré mais sans s'avancer. Il monta dans mon estime d'avoir su percevoir le danger et annoncer sa présence.

« Un message de la part de qui ? » demandai-je.

Il se passa la langue sur les lèvres. « De quelqu'un qui savait que vous seriez ici, et qui m'a appris comment m'y rendre.

— Comment sais-tu que c'est moi le destinataire ?

— Il a dit que je vous trouverais ici.

— Mais n'importe qui pourrait être ici. »

Il secoua la tête mais ne chercha pas à discuter. « Le nez cassé il y a longtemps et du sang séché sur votre chemise.

— Eh bien, remets-moi ta missive. »

Il s'approcha à la façon d'un renard qui voudrait arracher un lapin mort d'un collet, le pas léger, sans me quitter des yeux. Parvenu à la table, il posa le manuscrit et recula.

« C'est tout ? » demandai-je.

Il balaya la pièce du regard et s'arrêta sur la réserve de bois et sur la collation. « Je puis aller chercher ce que vous désirez, messire.

— Et tu t'appelles... ? »

Nouvelle hésitation. « Cendre, messire. » Il se tut sans cesser de m'observer.

« Je n'ai besoin de rien, Cendre. Tu peux t'en aller.

— Bien, messire. » Il s'éloigna à reculons, les yeux fixés sur moi ; à pas lents, il regagna la tapisserie, et, quand il la sentit, il se faufila derrière elle. J'eus beau tendre l'oreille, je ne l'entendis pas dans l'escalier.

Au bout d'un moment, je me levai sans bruit et m'approchai de la tenture, mais, lorsque je l'écartai, je ne vis qu'un passage désert. L'enfant avait disparu comme s'il n'avait jamais existé. Je hochai la tête : pour son troisième essai, Uambre paraissait avoir mis la main sur un apprenti digne de ce nom. Était-ce le vieil assassin qui s'occupait de sa formation ? Ou bien dame Romarin ? Où avaient-ils déniché le petit ? Mais je finis par chasser ces interrogations de mes pensées : cela ne me regardait pas et, si j'avais pour deux sous de jugeote, je poserais aussi peu de questions et me mêlerais des assassinats et de la politique en cours à Castelcerf aussi peu que possible. Ma vie était déjà bien assez compliquée comme cela.

J'avais faim, mais je décidai de patienter un peu pour voir si le Fou allait se réveiller et se restaurer avec moi. Je retournai à la table de travail et pris le message d'Uambre. À peine eus-je lu les deux premières lignes que je sentis les rets des intrigues de Castelcerf se resserrer de nouveau autour de moi. « Puisque tu es là sans rien à faire qu'à attendre que sa santé s'améliore, peut-être accepterais-tu de te rendre utile ? Des vêtements t'ont été préparés, et on a fait courir à la cour le bruit de la visite de sire Granit de Hautpic, domaine réduit mais bien établi tout au nord-ouest de Cerf. Sire Granit est aussi dur que son nom, il aime boire, et la rumeur veut qu'une mine de cuivre chez lui ait récemment commencé à donner du minerai d'excellente qualité. C'est pourquoi il est à Castelcerf pour participer aux négociations commerciales en cours. »

La lettre ne s'arrêtait pas là. Mon nom n'était pas mentionné une seule fois, et l'écriture n'était pas identifiable comme celle d'Uambre, mais le plan exposé était indubitablement de lui. Je finis ma lecture et allai examiner la robe extraordinaire qu'on m'avait laissée, puis soupirai. Il me restait un

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

peu de temps avant de devoir me joindre au banquet et aux conversations dans la grand-salle. Je connaissais mon rôle : parler peu, écouter beaucoup, et rendre compte à Umbre, avec tous les détails, de qui était venu me faire une offre et pour quel prix ; mais je n'avais aucune idée du tableau dans son ensemble. Umbre avait décidé ce que je devais savoir et ne m'avait rien dit de plus, j'en étais sûr. Il tissait sa toile, comme toujours.

Et pourtant, malgré mon agacement, je sentais renaître un peu de ma fébrilité d'autrefois. C'était la veille de la fête de l'Hiver ; les cuisines avaient dû se surpasser, il y aurait de la musique, on danserait, des gens des six duchés seraient là ; avec ma nouvelle identité et ma robe qui attirerait les regards et me désignerait comme un inconnu tout à la fois, j'espionnerais à nouveau pour le compte d'Umbre comme quand j'étais adolescent.

Je levai la robe et la plaquai sur moi. Non, ce n'était pas une robe, mais une longue veste trop ornée et trop raffinée, assortie à une paire de chaussures peu pratiques. Les boutons étaient d'os teint, en forme de petites fleurs bleues, et il y en avait non seulement sur le devant du vêtement mais aussi le long des manches. Cela faisait beaucoup de boutons, boutons qui ne boutonnaient rien mais servaient seulement d'ornement. Le tissu était moelleux, d'une facture que je n'avais jamais vue, et, quand je pris la robe par les épaules, il se révéla beaucoup plus lourd que je ne m'y attendais. Je fronçai les sourcils, puis compris vite qu'on en avait déjà rempli les poches secrètes.

J'y découvris un superbe jeu de crochets et une minuscule lame de scie à denture fine ; dans une autre poche se trouvait un couteau extrêmement tranchant comme les affectionnent les voleurs à la tire. Je n'étais pas sûr d'être assez adroit pour savoir m'en servir ; les rares fois où je l'avais fait pour Umbre, c'était non pour l'argent mais pour voir quels billets doux se dissimulaient dans la bourse de Royal ou quel domestique transportait une somme qui dépassait largement le salaire

d'un honnête serviteur. C'était des années plus tôt ; de longues années plus tôt.

J'entendis le Fou gémir doucement. Je jetai la veste sur mon bras et me hâtai de le rejoindre. « Tu es réveillé, Fou ? »

Il avait le front plissé, les yeux clos, mais, au son de ma voix, ses lèvres formèrent comme un sourire. « Fitz... C'est un rêve, n'est-ce pas ?

— Non, mon ami ; tu es bien à Castelcerf, et en sécurité.

— Ah, Fitz ! Je ne suis en sécurité nulle part. » Il toussa. « Je me suis cru mort : j'ai repris conscience, mais je ne souffrais pas et je n'avais pas froid. Du coup, j'ai pensé que j'avais enfin succombé ; et puis j'ai remué, et toutes les douleurs sont revenues.

— Je regrette, Fou. » J'étais responsable de ses dernières blessures : je ne l'avais pas reconnu quand je l'avais vu s'emparer d'Abeille, et je m'étais précipité pour sauver ma fille des griffes d'un mendiant malade et peut-être fou ; je m'étais alors rendu compte que l'homme à qui j'avais porté cinq ou six coups de poignard était mon plus vieil ami. La prompte guérison d'Art que j'avais effectuée avait refermé ses plaies et l'avait empêché de se vider de son sang, mais elle l'avait aussi affaibli, et, au cours de l'opération, j'avais constaté une multitude de lésions anciennes et des infections qui grouillaient en lui ; elles le tueraient lentement si je ne pouvais l'aider à recouvrer assez de forces pour une remise sur pied plus complète. « Tu as faim ? Il y a du bœuf mijoté à cœur dans la cheminée, du vin rouge, du pain et du beurre. »

Il se tut un moment. Ses yeux aveugles avaient une teinte gris terne dans la pénombre ; ils bougeaient comme s'il s'efforçait d'y voir. « Est-ce vrai ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Il y a vraiment tant à manger ? Oh, Fitz, j'ose à peine remuer de peur de me réveiller et de m'apercevoir que la chaleur et les couvertures ne sont qu'un rêve.

— Dans ce cas, veux-tu que je t'apporte ton repas ?

— Non, non, ne fais pas ça ; j'en mettrais partout. Ce n'est pas seulement à cause de ma cécité, mais aussi de mes mains ; je souffre de tremblements et d'agitations nerveuses. »

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

Il ouvrit les mains, et l'horreur me saisit. Sur l'une, on avait tranché la pulpe à l'extrémité des doigts, où ne subsistait qu'une cicatrice épaisse. Ses articulations étaient trop grosses par rapport à ses phalanges décharnées. Autrefois, il avait des mains raffinées, et il jonglait, maniait les marionnettes et travaillait le bois avec une dextérité sans pareille. Je me détournai. « Viens, alors ; je vais te conduire au fauteuil près de la cheminée.

— Laisse-moi passer devant, et n'interviens qu'en cas de désastre imminent. Je voudrais apprendre la configuration des lieux ; j'y ai acquis un talent certain depuis qu'on m'a rendu aveugle. »

Je ne sus que répondre. Il s'appuya lourdement sur mon bras, mais je le laissai cheminer à tâtons. « Plus à gauche », dis-je en une occasion. Il boitait comme si ses pieds enflés le faisaient souffrir à chaque pas. Comment avait-il réussi à effectuer un si long voyage, seul et aveugle, en suivant des routes qu'il ne voyait pas ? Plus tard ; il aurait le temps de me raconter son histoire plus tard.

Sa main tendue toucha le dossier du fauteuil puis descendit jusqu'à l'accoudoir. Il lui fallut un moment pour parvenir à s'installer, et le soupir qu'il poussa alors n'exprimait pas la satisfaction mais la fatigue consécutive à une tâche difficile. Ses doigts effleurèrent le dessus de la table, puis s'immobilisèrent sur ses genoux. « J'ai mal, mais je pense malgré tout que je parviendrai à parcourir le chemin en sens inverse. Je vais me reposer ici quelque temps, me remettre un peu, puis nous irons ensemble réduire en cendres ce nid de vermines. Mais j'aurai besoin d'y voir, Fitz ; je dois pouvoir t'aider, non t'entraver, pendant le trajet jusqu'à Clerres. Nous rendrons ensemble la justice nécessaire. »

La justice. Le terme se diffusa dans mon esprit. *Umbre* qualifiait toujours nos missions d'assassins de « travail discret » ou de « justice royale ». Si j'acceptais celle du Fou, de quoi s'agirait-il ? De la justice du Fou ? « Le repas arrive bientôt », dis-je en laissant ses inquiétudes provisoirement sans réponse.

En quête de vengeance

Je ne me fais pas à sa capacité à se modérer devant une table bien garnie. Je lui servis moi-même une part raisonnable de viande coupée en petits morceaux et du pain beurré en mouillettes, puis je lui versai un verre de vin. Je voulus lui prendre la main pour le guider, mais je ne l'avais pas prévu, et il recula si brusquement, comme si je l'avais brûlé avec un tisonnier rouge, qu'il faillit renverser son assiette. « Pardon ! » nous exclamâmes-nous à l'unisson ; cela me fit sourire, mais pas lui.

« J'essayais de te montrer où sont les choses », fis-je avec douceur.

Il avait baissé la tête, comme honteux. « Je sais », murmura-t-il. Puis, telles des souris apeurées, ses mains déformées apparurent lentement au bord de la table et s'avancèrent avec prudence jusqu'à entrer en contact avec l'assiette ; alors elles se déplacèrent avec légèreté au-dessus du contenu en l'effleurant pour l'identifier. Il prit un morceau de viande et le mit dans sa bouche ; je m'apprêtai à lui signaler qu'il disposait d'une fourchette mais me ravisai : il le savait. Je n'allais pas reprendre un homme victime de tortures comme s'il s'agissait d'un enfant oublié. Ses mains se dirigèrent à tâtons vers la serviette et s'en emparèrent.

Nous nous restaurâmes un moment en silence. Quand il eut fini son assiette, il demanda à mi-voix si je pouvais le resservir en viande et en pain ; pendant que je m'y employais, il déclara soudain : « Alors, comment s'est passée ta vie pendant mon absence ? »

Je me figeai, puis fis glisser la viande sur son assiette. « C'a été une vie », répondis-je en m'étonnant de la maîtrise de ma voix. Je cherchai mes mots : comment résumer vingt-quatre ans ? Comment raconter une cour, un mariage, un enfant et un veuvage ?

Je me jetai à l'eau : « Eh bien, tu te rappelles la dernière fois où je t'ai quitté ? Je me suis perdu dans le pilier d'Art alors que je rentrais, et il m'a fallu des mois pour effectuer un trajet qui ne m'avait pris que quelques instants lors de mes voyages précédents. Quand le pilier m'a finalement recraché,

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

j'étais presque inconscient ; et, en recouvrant mes sens quelques jours plus tard, j'ai découvert que tu étais parti. Umbre m'a donné ton présent, la sculpture ; j'ai enfin fait la connaissance d'Ortie – ça ne s'est pas trop bien passé au début ; je... j'ai fait la cour à Molly, et nous nous sommes mariés. » Je dus me taire ; même en narrant l'histoire en termes aussi arides, j'avais le cœur brisé par tout ce que j'avais et que j'avais perdu. J'eusse voulu ajouter que j'avais été heureux, mais je ne supportais pas de prononcer cette phrase au passé.

« Toutes mes condoléances », dit-il d'un ton formaliste, mais que je savais sincère, et j'en restai pantois.

« Comment as-tu... »

— Comment ai-je su ? » Il secoua la tête, incrédule. « Ah, Fitz, pourquoi crois-tu que je suis parti ? Pour te permettre de mener une existence aussi proche que possible de celle que j'avais prévue à la suite de ma mort. Dans d'innombrables futurs, après mon trépas, je t'avais vu faire infatigablement la cour à Molly, la reconquérir et gagner enfin un peu du bonheur et de la paix qui t'avaient toujours échappé en ma présence. Dans d'innombrables futurs, je la voyais mourir et toi te retrouvant seul. Mais cela ne change rien à ce que tu as vécu, et je ne pouvais rêver mieux pour toi : des années de vie avec Molly. Elle t'aimait tant ! »

Il reprit son repas. Je demeurai pétrifié, la gorge si nouée que la douleur m'en étranglait et m'empêchait de respirer. Malgré sa cécité, je pense que le Fou percevait ma peine ; pendant un long moment, il mangea très lentement, comme pour faire durer le repas et le silence dont j'avais besoin. Sans hâte, il épongea le reste du jus de viande avec son dernier bout de pain, le mâcha, s'essuya les doigts sur sa serviette puis tendit la main vers son vin ; il leva le verre, en but une gorgée avec une expression béate, puis le reposa et murmura : « Je n'ai qu'un vague souvenir de la journée d'hier. »

Je me tus.

« J'avais passé la plus grande partie de la nuit précédente à marcher, je crois. Je me rappelle la neige, et je savais que je

ne devais pas m'arrêter avant d'avoir trouvé un abri. J'avais un bâton solide, et je ne saurais dire à quel point c'est utile quand on n'a pas d'yeux et qu'on a les pieds en mauvais état. J'ai du mal à me déplacer sans un bâton désormais, mais j'y suis parvenu. Je savais que j'étais sur la route de Chênes-lès-Eau, ça me revient maintenant ; une carriole m'a dépassé, et le conducteur m'a crié de m'écartier en m'abreuvant d'injures. J'ai obéi, et puis j'ai repéré les traces de son véhicule : si je les suivais, elles me mèneraient sûrement à un refuge. J'ai donc continué ; je ne sentais plus mes pieds, si bien que j'avais moins mal mais trébuchais plus souvent. Il devait être très tard quand je suis arrivé à Chênes-lès-Eau. Un chien s'est mis à aboyer sur mon passage, et quelqu'un lui a crié de se taire. Les marques de roues conduisaient aux écuries ; je n'ai pas pu y entrer, mais il y avait un tas de paille et de fumier à l'extérieur. » Il eut un sourire torve et reprit d'un ton mi-figue mi-raisin : « J'ai appris que la paille sale et le fumier sont souvent chauds. »

J'acquiesçai de la tête puis me rappelai qu'il ne pouvait pas me voir. « En effet, dis-je.

— J'ai dormi un peu puis me suis réveillé alors que la ville commençait à s'animer. J'ai entendu une jeune fille chanter et j'ai reconnu une vieille chanson de la fête de l'Hiver, de l'époque où je vivais à Castelcerf. J'ai compris que la journée serait peut-être propice pour mendier ; les gens sont plus enclins à la bienveillance lors de festivités ; j'espérais donc obtenir de quoi manger un peu puis, si je tombais sur quelqu'un qui paraissait bien disposé, demander qu'on m'indique la direction de Flétribois.

— Tu venais donc me rejoindre. »

Il hocha lentement la tête, et sa main se dirigea à tâtons vers son gobelet de vin. Il s'en saisit, but une petite gorgée et le reposa. « Naturellement. Je m'étais donc mis à mendier, mais la boutiquière ne cessait de tempêter contre moi pour que je m'en aille ; j'aurais dû lui obéir, je le savais, mais j'étais exténué, et la place que j'avais trouvée était à l'abri du vent. Le vent est cruel, Fitz ; un jour froid mais supportable quand

l'air est immobile se transforme en supplice lorsqu'il se lève. » Sa voix mourut et il courba les épaules, comme transi de froid par le seul souvenir. « Et puis, hmm... un garçon est venu et m'a donné une pomme. Alors la boutiquière m'a injurié et a crié à son mari de me chasser ; le garçon m'a aidé à m'éloigner. Et... » Il se tut à nouveau, tournant la tête d'un côté et de l'autre ; il ne paraissait pas en avoir conscience. Il m'évoquait un chien de chasse qui cherche une piste. Soudain, les mots jaillirent de lui, plaintifs : « C'était si net, Fitz ! C'était le fils que je recherchais. L'enfant m'a touché, et j'ai vu par ses yeux ; j'ai perçu la force qu'il pourrait avoir un jour, si on le formait, si les Serviteurs ne le corrompaient pas. Je l'avais découvert, et je ne pouvais contenir ma joie. » Des larmes jaunâtres coulèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues balafrées. Je ne me rappelais que trop bien la requête qu'il avait tenté de me faire parvenir : chercher le « fils inattendu ». Son fils ? Un enfant qu'il avait engendré, malgré tout ce que je savais de lui ? Depuis que sa messagère était arrivée jusqu'à moi avant de mourir, j'avais passé en revue une dizaine de possibilités sur l'identité de la mère d'un tel fils.

« Je l'ai découvert, poursuivit le Fou. Et puis je l'ai perdu quand tu m'as frappé à coups de poignard. »

La honte et les remords m'engloutirent. « Je suis navré, Fou. Si je t'avais reconnu, jamais je ne t'aurais fait de mal. »

Il secoua la tête. Sa main semblable à une serre saisit sa serviette et il essuya ses larmes. Sa voix ressemblait à un croassement. « Que s'est-il passé, Fitz ? Que... qu'est-ce qui t'a poussé à vouloir me tuer ?

— Je t'ai cru dangereux, prêt à t'en prendre à un enfant. Je sortais à l'instant de la taverne en quête de ma petite fille.

— Ta fille ? » Son cri incrédule interrompit mes explications.

« Oui ; ma petite Abeille. » En dépit de tout, je souris. « Molly et moi avons eu un enfant ensemble, Fou, un bébé minuscule. Une fille.

— Non, fit-il d'un ton catégorique. Non. Tu n'avais aucun enfant dans aucun des avenir que j'ai vus. » Il avait le front

plissé, et, sur son visage couturé de cicatrices, j'avais du mal à lire ses émotions, mais il avait l'air presque furieux. « Je l'aurais vu, j'en suis sûr ! Je suis le véritable Prophète blanc ; je l'aurais vu. » Il abattit sa main sur la table, sursauta de douleur et la serra contre sa poitrine. « Je l'aurais vu, répéta-t-il plus bas.

— Pourtant, c'est le cas, murmurai-je. C'est difficile à croire, je sais, et nous-mêmes étions persuadés que c'était impossible. Molly me disait que le temps des grossesses était passé pour elle. Mais elle a eu Abeille, notre petite fille.

— Non », dit-il avec obstination. Il pinça les lèvres, et soudain son menton se mit à trembler comme celui d'un enfant. « Ça ne se peut pas, Fitz ; ça ne se peut pas. Comment serait-ce vrai ? Si je n'ai pas vu un événement d'une telle ampleur dans ta vie, qu'ai-je manqué d'autre ? Sur combien d'autres points me suis-je trompé ? Ai-je fait erreur sur moi-même ? » Il se tut. Ses yeux aveugles balayaient l'espace, essayant de me trouver. « Fitz, ne te mets pas en colère, mais je dois poser la question. » Il hésita, puis demanda dans un souffle : « Es-tu sûr ? Peux-tu être certain ? As-tu la certitude que l'enfant est de toi, et pas seulement de Molly ?

— Elle est de moi », répondis-je sèchement. Pourquoi me sentais-je à ce point insulté ? « Il n'y a pas de doute, ajoutai-je d'un ton de défi. Elle a le type des Montagnes, comme ma mère.

— Mère dont tu n'as quasiment aucun souvenir.

— Suffisamment pour affirmer que ma fille tient d'elle. Et je me rappelle assez Molly pour savoir qu'Abeille est de moi sans équivoque possible. Ce n'est pas digne de toi, Fou. »

Il baissa les yeux. « Il n'y a plus grand-chose qui soit digne de moi », dit-il. Il se leva et trébucha, ébranlant la table. « Je retourne me coucher ; je ne me sens pas bien. » Il s'éloigna d'un pas traînant, une main déformée devant lui tandis que l'autre se serrait près de son menton dans un geste protecteur.

« Je sais que tu n'es pas bien, répondis-je, soudain contrit de ma brutale rebuffade. Tu n'es pas toi-même, Fou ; mais tu le redeviendras. Tu le redeviendras.

Veille de la fête de l'Hiver à Castelcerf

— Penses-tu ? » fit-il. Il ne s'était pas retourné. « Je n'en suis pas convaincu. J'ai passé plus de dix ans au milieu de gens qui affirmaient que je n'étais pas celui que je croyais ; non le Prophète blanc, mais un garçon aux rêves trop imaginatifs. Et ce que tu viens de m'apprendre m'incite à me demander s'ils n'avaient pas raison. »

J'avais mal de le voir ainsi défait. « Fou, rappelle-toi ce que tu m'as dit il y a bien longtemps : nous vivons à présent dans un temps que tes visions ne t'ont jamais montré ; un temps où nous sommes tous les deux en vie. »

Sans répondre, il parvint au lit, le suivit à tâtons puis se tourna et s'assit ; enfin, il s'effondra plus qu'il ne s'allongea, tira les couvertures par-dessus sa tête et ne bougea plus.

« Je te dis la vérité, mon vieil ami, repris-je. J'ai une fille, très jeune, dépendante de moi, et que je ne puis abandonner. Je dois l'élever, l'instruire et la protéger ; c'est un devoir que je n'ai pas le droit de refuser, et que je ne veux pas refuser. » Je débarrassai la table tout en parlant, nettoyai les morceaux de viande qu'il avait laissés tomber et rebouchai le vin. Je m'interrompis, et mon cœur se serra en n'entendant nulle réponse de sa part. Je continuai : « Ce que tu m'as demandé hier soir, j'y serais prêt, pour toi ; tu le sais. Je le ferais si je le pouvais. Mais écoute-moi aujourd'hui comme je t'ai écouté : pour mon bien et celui de mon enfant, comprends que je dois te dire non – pour le moment. »

Le silence se déroula comme une pelote de fil qu'on a laissée choir. J'avais prononcé les paroles que je devais prononcer, et il finirait par s'imprégner de leur sens. Il n'était ni égoïste ni cruel, et il reconnaîtrait le bien-fondé de mes propos. Je ne pouvais l'accompagner nulle part, quelle que fût la nécessité de l'acte qu'il attendait de moi : j'avais une enfant à élever et à protéger ; Abeille devait passer avant tout. Je me rendis à son chevet et lissai les couvertures de mon côté. Il s'était peut-être endormi, aussi parlai-je tout bas.

« Je ne peux pas rester ce soir ; Umbre m'a confié une mission, et je ne reviendrai peut-être que très tard. Tu pourras demeurer seul ? »

En quête de vengeance

Toujours pas de réponse. Avait-il sombré si vite dans le sommeil ou bien boudait-il ? *N'insiste pas, Fitz*, me dis-je. Il était malade ; c'était de repos qu'il avait le plus besoin.

SIRE GRANIT

Qu'est-ce qu'un secret ? C'est beaucoup plus qu'une information qu'on partage avec quelques personnes choisies, voire avec une seule. C'est du pouvoir ; c'est un lien ; ce peut être une marque de profonde confiance, ou bien la plus terrible menace imaginable.

Il y a du pouvoir dans la conservation d'un secret, et du pouvoir dans sa révélation. Il faut parfois faire preuve de beaucoup de discernement pour savoir quelle voie mène à la plus grande influence.

Tous ceux qui désirent du pouvoir doivent collectionner les secrets ; aucun n'est trop petit pour avoir de la valeur : chacun place ses propres secrets bien au-dessus de ceux des autres. Une fille de cuisine pourra préférer trahir un prince plutôt que laisser divulguer le nom de son amant.

Ne dispensez les secrets que vous avez accumulés qu'avec frugalité : beaucoup perdent tout pouvoir une fois révélés. Soyez encore plus prudents avec vos propres secrets, de crainte de devenir un pantin dont quelqu'un d'autre tire les ficelles.

L'autre outil de l'assassin, Confiance Maigeline

Je n'avais guère mangé, mais j'avais perdu l'appétit. Je débarrassai la table. Le Fou dormait ou faisait très bien

LA STRATÉGIE

... mais l'île est entourée d'un sortilège, si bien que seuls ceux qui y sont allés peuvent y retourner. Nul étranger ne peut en trouver l'accès. Cependant, rarement, il naît des enfants au teint et aux cheveux clairs qui, sans y être jamais allés, s'en rappellent le chemin et harcèlent leurs parents jusqu'à ce qu'on les y emmène pour grandir lentement en âge et en sagesse.

Sur cette île, dans un château bâti en os de géants, vit une Prophète blanche au milieu de ses serviteurs. Elle a prédit toutes les fins du monde possibles, et ses serviteurs notent le moindre de ses mots avec du sang d'oiseau en guise d'encre, sur du parchemin fait de peau de serpent de mer. On dit qu'ils se nourrissent de chair et de sang de serpents de mer, qu'ils disposent ainsi de souvenirs qui remontent bien avant leur naissance, et qu'ils notent aussi ces souvenirs.

Si un étranger souhaite s'y rendre, il doit trouver un guide qui y est né, et emporter quatre présents : un de cuivre, un d'argent, un d'or et un en os humain. Ceux de cuivre et d'or ne doivent pas être de simples pièces de monnaie, mais des bijoux rares créés par les orfèvres les plus habiles. Munis de ces gages, chacun dans une bourse en soie noire fermée par un ruban blanc, le voyageur

En quête de vengeance

doit approcher le guide et prononcer le sort suivant : « Par le cuivre, j'achète ta parole, par l'argent, j'achète ta pensée, par l'or, j'achète tes souvenirs, et, par l'os, je lie ton corps pour te contraindre à m'accompagner jusqu'à la terre de ta naissance. » Alors le guide prendra les quatre bourses, parlera au pèlerin, se rappellera, et le conduira à sa terre natale.

Mais, pour autant, le trajet du voyageur ne sera pas obligatoirement facile, car, si le guide est tenu de le mener à Clerrestry, rien ne le contraint à lui faire emprunter l'itinéraire le plus court ni à lui dire la vérité.

Récit d'un ménestrel outrilien, rapporté par Umbre

Un tapotis me réveilla en sursaut. J'étais allongé sur le lit, tout habillé ; la lumière qui filtrait par les volets m'indiquait qu'il faisait jour. Je me passai les mains sur le visage pour chasser le sommeil, et le regrettai aussitôt : les sutures froncées sur mon front me faisaient mal à présent. On frappa de nouveau.

« Cendre ? fis-je à mi-voix, et puis je m'aperçus que le bruit provenait de la porte dérobée et non de celle qui donnait dans le couloir. Fou ? lançai-je, et j'entendis en réponse : Bigarrée, Bigarrée, Bigarrée. » Ah ! La corneille. Je déclenchai l'ouverture, et, alors que le battant pivotait, l'oiseau entra en sautillant.

« Manger, manger, manger ? demanda-t-elle.

— Je regrette, je n'ai rien pour toi.

— Voler. Voler, voler, voler !

— Laisse-moi t'examiner d'abord. »

Elle s'approcha de moi, et je mis un genou en terre pour l'inspecter. L'encre paraissait tenir ; je ne voyais nulle trace blanche sur elle. « Je vais t'ouvrir, parce que je sais que tu dois mourir d'envie de prendre l'air ; mais, si tu es avisée, tu éviteras ceux de ton espèce. »

Elle ne dit rien et me regarda me rendre à la fenêtre pour l'ouvrir. Il faisait un temps magnifique ; je parcourus des yeux les murailles du château surmontées d'un rempart supplémentaire de neige. Je pensais que l'aube se levait à peine, mais je